

SI NOUS FORMIONS DES VŒUX POUR LA SANTÉ DE L'ART

PAR CLAUDE ROGER-MARX

AUX approches de l'an nouveau, une neige de vœux gravés ou enluminés descend sur nos maisons mal chauffées. Cette aimable coutume nous vaudra sans doute une présentation prochaine dans le hall d'entrée de la Bibliothèque nationale. Tout en remerciant collectivement les inventeurs de ces menues images votives, notre sympathie exigeante réclame qu'au contact du mystère dont s'accompagne une naissance et un adieu peintres et dessinateurs se haussent à l'allégorie et, comme Daumier aux approches de la Saint-Sylvestre, prêtent une âme et un corps à des symboles. Aujourd'hui où l'art se targue d'audace, quelle prudence paradoxale retient bûrins et pinceaux ! Pourquoi, en ces jours de fête où la moindre devanure étincelle de merveilleux, pourquoi réduire à tel point la part du rêve ?

En réponse à tant de vœux, le nôtre sera donc que le paysage, la nature-morte ne dominent plus seuls les réunions de peintures. Que nos jeunes rendent à ce qu'on appelait jadis la « composition », aux « vues animées », au nu, au portrait et (dussent certains frémir ou sourire) au tableau de genre l'importance qu'ils ont momentanément perdue.

Et maintenant, au seuil de l'année, imaginons toutes sortes de possibles qui ne sont pas des utopies, et précisons, pêle-mêle, quelques désirs, en rêvant qu'ils sont exaucables.

POUR « LE PLUS BEAU MUSÉE DU MONDE ». Que le Louvre, enfin délivré de ses parasites des Finances, récupère sans nouveaux retards l'espace indispensable à son rayonnement.

POUR QUE PARIS AIT UN PALAIS DES BEAUX-ARTS. Que des crédits soient votés au plus tôt par la Ville et par l'Etat pour qu'on construise à Paris un édifice apte à recevoir, d'un bout à l'autre de l'année, les différents salons ou de grandes rétrospectives. Ainsi cesseraient les ruineuses remises en état successives du Grand Palais et du Petit, ou les enterrements dans les sous-sols sinistres du musée d'Art moderne.

POUR LA CREATION D'UNE REVUE D'ART. Qu'au lieu de créer des prix à tout prix (et qu'on ne sait plus à qui décerner), un mécène permette à la France d'avoir une grande revue d'art sans servitudes publicitaires, et qui échappe à tout intérêt marchand.

POUR QU'ON EXPOSE MOINS. Paris est gavé de peinture. Quarante « expositions particulières » chaque semaine, quel abus ! Le talent, au lieu de se concentrer, s'éparpille. On confond exposition et exhibition.

CONTRE LES « LOCATIONS DE SALLES ». Comme les directeurs

de théâtre, les directeurs de galerie vivent trop souvent aujourd'hui de « sous-locations », indifférents à la qualité des œuvres qu'ils hébergent. Le peintre de métier est handicapé par l'amateur fortuné qui croit qu'il suffit pour imposer une signature du tympanon publicitaire.

CONTRE LES FAUX CONNAISSEURS. Jamais on n'acheta tant

de l'art italien s'est accélérée. Il ne faut pas que l'école dite de Paris finisse par tuer l'école française. Accueillons généreusement les apports étrangers, qui sont d'utiles réactifs. Mais ne cessons pas de donner le « la ».

POUR UN PROGRAMME D'EXPOSITIONS. Que les expositions organisées en France ou hors de

RETROSPECTIVES NECESSAIRES. Que les collines du présent ne nous fassent jamais oublier les cimes lointaines. Braque et Picasso ne doivent pas plus nous cacher Cézanne ou Degas que ceux-ci des maîtres plus grands encore. Quand Paris verra-t-il une rétrospective Titien, Rembrandt, Poussin, Corot ?

POUR LA RETRAITE DES ARTISTES. Une grande victoire vient d'être remportée par le ministère des Beaux-Arts : l'inscription des artistes aux assurances sociales. Que les mécènes à leur tour songent à la vieillesse des peintres et des sculpteurs sans fortune, qu'ils permettent d'augmenter le nombre des lits de la fondation de Nogent et dotent celle-ci de l'infirmerie qu'elle réclame.

Claude Roger-Marx.

DES CHEFS-D'ŒUVRE PEU CONNUS



MANET : La Course de taureaux. (Photo J. Willemin.)

Au bénéfice de deux cents étudiants hongrois réfugiés en France, vient de s'ouvrir, hier, chez André Weil, une exposition comptant trente-cinq tableaux de Franz Hals, Fragonard, Corot, Greco, Manet, Daumier, Van Gogh, Gauguin, Renoir, Lautrec, prêtés par les plus grandes collections parisiennes, et dont plusieurs n'avaient jamais été exposés encore en public. Autant de chefs-d'œuvre.

d'œuvres d'art : jamais il n'y eut si peu de vrais « connaisseurs ». La spéculation a converti nos meilleurs artistes en vœux d'or : il faudrait qu'ils produisent, exposent et vendent sans arrêt. Rembrandt aurait succombé à sa réussite si la mode, en se détournant de lui, ne lui eût permis de grandir encore.

QUE L'ECOLE DE PARIS NE TUE PAS L'ECOLE FRANÇAISE. Quand Rome a été envahie par des peintres et des sculpteurs venus de tous les pays du monde, la décadence

France ne confondait pas mode et moderne ; qu'elles affirment nos préférences et fassent prévaloir nos critères sur ceux des pays à change élevé et sur la versatilité des engouements internationaux.

Jean Françaix vient de graver, avec sa fille Claude, une Suite pour piano à quatre mains dont il est l'auteur et qui sert d'illustration sonore au film de Sacha Guitry sur Napoléon. On ne saurait rêver d'une musique plus française par son esprit, par sa logique et sa couleur. Jean Françaix a considéré les différents épisodes de l'histoire impériale un peu comme des images d'Épinal. Il y a mêlé la naïveté, l'héroïsme, le charme, parfois un peu de grandiloquence qui sait ne pas se prendre au sérieux. Un disque minuscule qui en dit bien plus long que nombre d'enregistrements plus volumineux et ambitieux. (Versailles 90 S 118.)

Au palmarès de la semaine, il faut également inscrire le récital du pianiste Jean Casadesu, qui a eu l'heureuse idée de juxtaposer sur un même disque les œuvres de compositeurs français des XVIII^e et XX^e siècles. Il y a en effet une parenté étroite entre les portraits musicaux d'un Rameau et ceux d'un Jean Françaix, entre les jeux de sonorités inventés par un Couperin et ceux imaginés par Francis Poulenc ou Germain Tailleferre. Un même humour, une même fantaisie, une même audace inspirent nos auteurs contemporains et leurs devanciers ; et Jean Casadesu a fort bien compris que ces dessins à la plume ne devaient pas être traités en caricatures, et qu'il suffisait en somme de jouer scrupuleusement le texte, sans l'interpréter, pour en extraire toute la substance. Et ce n'est pas pour un virtuose un parti facile à prendre et à respecter. (Columbia FCX 375.)

Pougny, ce Vuillard russe

On savait les graves menaces qui, depuis longtemps, guettaient son cœur. La mort est entrée brusquement dans le féerique atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs où Pou-

rêts détachés de tout support. Peignant sur des toiles usées, il aimait que, pour contribuer à leur patine, on plût ses Plages, ses Arlequins, ses Intérieurs jonchant le sol.

LE THÉÂTRE

LES SPECTACLES

« IVANOV », d'Anton Tchekhov

(adaptation française de Nina Gourfinkel et Jacques Mauclair) au théâtre de l'Alliance française

PAR JACQUES LEMARCHAND

JE crois bien qu'au sortir de chaque spectacle de Tchekhov, pourvu qu'il nous ait été présenté avec le talent et l'intelligence du cœur que Tchekhov est en droit d'exiger, nous avons l'impression d'avoir assisté à sa meilleure pièce ; à la plus savoureuse ; à la plus riche de thèmes ; à celle dont il nous semble que nous ne nous lassions pas de parler, et à laquelle nous avons envie de convier tous nos amis. C'est au moins l'impression que j'avais au sortir de la découverte de *Ce fou de Platonov*. C'est celle aussi que j'ai après la révélation d'*Ivanov*, que Jacques Mauclair et sa compagnie présentent pour trente jours au théâtre de l'Alliance française.

Ivanov est la première pièce qui ait été jouée de Tchekhov, en Russie. Elle s'inscrit dans son œuvre après

tiplera pas moins ces gestes, des plus cruels aux plus ridicules : il sent bien qu'agir, bouger, former des projets et engager dans l'espoir d'une « vie nouvelle » des êtres qu'il sait fort bien n'entraîner qu'à leur perte est sa seule manière de se donner l'illusion de vivre.

Tchekhov a pris son héros au moment précis où les raisons de vivre que lui avait fournies sa jeunesse, une jeunesse digne, courageusement animée de volontés « réformatrices », sont en train de s'effondrer. Il avait épousé une jeune juive, Sarah Abramson, contre la volonté des parents de celle-ci. Il avait entrepris de faire régner la prospérité et le

turge un terrible consentement à sa disparition. Ivanov qui marche vers sa pitoyable fin est accepté par eux tous comme une sorte de délégué, de bouc émissaire ; Ivanov n'est pas plus coupable qu'eux tous — un peu moins totalement fantôme qu'eux tous, probablement — mais c'est à lui qu'il appartient de témoigner par un acte du vide prodigieux dans lequel s'épuisent toutes ces vies. Dans son petit livre sur Tchekhov, qui contient l'analyse la plus sensible et la plus intelligente de l'esprit qui anime l'œuvre tant littéraire que dramatique de Tchekhov, Pierre Brissot cite ce mot de son auteur, à propos d'*Ivanov*, précisément : « Je n'ai accusé personne, je n'ai acquitté personne. »

par lui, le personnage d'*Ivanov* devient terriblement lisible. C'est celui d'un homme possédé par une certaine image de la « dignité », et s'il ne parvient jamais à réaliser ce rêve de dignité, c'est autant parce qu'il est faible que parce que cette dignité est en effet un rêve, vague, et qu'il ne sait pas plus exactement ce que ce mot représente pour lui que ne savent les comparses qui l'entourent ce qu'ils mettent sous le mot amour, le mot argent, le mot progrès. Mlle Irène Sergine est Sachenska, la jeune fille avide de guérir Ivanov, non moins impatiente de le voir devenir veuf : elle exprime avec sensibilité ce double aspect, cruel et tendre, de l'héroïne de Tchekhov ; Mme Loleh Bellon est Sarah, la femme d'Ivanov ; très émouvante de tendresse menacée, dès sa première apparition, elle joue sa dernière scène avec une retenue et un pathétique bouleversants. Lucien Raimbourg compose, dans la manière qui est la sienne, et qui est heureuse, la douloureuse ganache qu'est le président Lebedev. Je ne puis que citer MM. Harry-Marx, J.-J. Steen, Philippe Grenier, Mmes Martine de Riche, Jenny Orléans, Marcelle Hainia, qui servent Tchekhov avec intelligence et amour.

Je ne mets pas en doute un instant que, dès qu'il aura terminé ses trente représentations régulières à l'Alliance française, l'admirable *Ivanov*, tel que nous le révèle Jacques Mauclair, trouvera un théâtre pour l'accueillir. Et je dois remettre à la semaine prochaine le plaisir de parler d'*Hedda Gabler*, d'Ibsen, et de la très belle représentation qu'a donnée Guy Svarès pour inaugurer le tout neuf théâtre Franklin.

Jacques Lemarchand.



Il y a dans *Ivanov* la peinture triste, et jusqu'au burlesque, d'une société de bavards paresseux et intéressés de petites choses immédiatement tangibles.

Ce fou de Platonov, chronologiquement ; elle ne lui ressemble en rien si ce n'est par ces mêmes vertus assez déchirantes : la compréhension des êtres jusque dans leurs vilenies, l'amour des êtres jusque dans leur ridicule, et cette excuse sans cesse mise à leur portée : vivre bien n'est pas facile quand on sait, à la fois, ce qu'est le bien, et qu'on n'est qu'un pauvre homme. Ivanov Nicolaï Alexeievitch est désigné par Tchekhov lui-même, dans la liste qu'il dresse de ses personnages, comme « membre permanent de la Commission pour les affaires paysannes ». Il est en effet instruit, a revêtu quelque temps sur le sort des agriculteurs russes, s'est chargé d'administrer un grand domaine et s'en est tiré si mal, si constamment mal, que la

bonheur chez les moujiks qui vivaient sur ses terres ; et tout à coup il se trouve en face d'une jeune femme tuberculeuse, et de qui l'amour l'ennuie, et d'une situation financière parfaitement sans issue. Dès la première scène du drame, nous savons Ivanov perdu ; et tout le génie de Tchekhov est de nous faire participer, pendant les quatre actes qui suivent, aux espoirs feints, aux sursauts apparemment sincères, aux cruautés atroces et aux attendrissements qui ne le sont pas moins d'un homme que tout conduit vers ce coup de pistolet à la fois spectaculaire et timide qui mettra fin à la comédie, en même temps qu'à l'imposture douloureuse d'un rêveur.

Je ne vois pas d'auteur dramatique français du dix-neuvième siècle qui eût osé, ou imaginé, laisser son héros

Tchekhov, en effet, témoigne seulement, mais il est un témoin de génie, qui dans sa déposition sait choisir sans erreur ni hésitation le trait qui peint le mieux, le fait le plus significatif, dire le mot qui éclaire ces juges que nous sommes devenus, la postérité.

Il y a dans *Ivanov*, et plus frappante encore que dans *Ce fou de Platonov*, la peinture triste, et jusqu'au burlesque, d'une société qui tourne à vide, société de bavards, paresseux et intéressés de petites choses immédiatement tangibles. Il y a aussi une peinture de caractère, celle du caractère d'Ivanov, plus nuancée, plus riche en dessous, que ne l'était celle du caractère de Platonov. Ivanov, au fond de sa faiblesse, et née de sa faiblesse, découvre une impitoyable cruauté, toute mêlée de honte. C'est elle qui le pousse à

Bertolt Brecht

CE spectacle Brecht, duquel je n'avais pu dire qu'un mot lors de sa présentation à l'Alliance française, trouve à la Comédie des Champs-Élysées, outre un cadre plus vaste, la possibilité de toucher un plus grand auditoire, ce que je souhaite. Il y est, en effet, donné chaque soir, et c'est à la plus passionnante évocation de la vie et de l'œuvre de Brecht, de *L'Opéra de Quatzsow à Mère Courage*, qu'il nous convie. Vie et œuvre mêlées étroitement, s'expliquant l'une l'autre, et se justifiant. Geneviève et Jean-Marie Serreau, Claude Régy, Boris Vian ont réglé cette « biographie illustrée », avec rigueur. Nous y re-

